

## LAPELLETRIE, ÉMILE (1817 – 1855)

LAPELLETRIE, Émile, colporteur pour la British and Foreign Bible Society (1839-1840), pour la French Canadian Missionary Society (1840-1841) et pasteur presbytérien (1841-1850), né à Bordeaux en 1817 et décédé au même endroit le 12 mars 1855. Il avait épousé Elizabeth Hannah le 21 juillet 1844.



Nous savons peu de choses sur ses premiers vingt ans. Il est né dans une famille catholique française à Bordeaux en 1817. Il semble avoir acquis une formation classique nettement au-dessus de la moyenne et s'être converti vers la fin de son adolescence, notamment parce qu'un colporteur de bibles qui lui avait fait découvrir la richesse de la Parole de Dieu. En tout cas, il est assez convaincu pour s'engager comme colporteur en France au service de la British and Foreign Bible Society et il distribue des bibles dans le sud-ouest du pays, vraisemblablement dans la grande région bordelaise<sup>1</sup>. Il fait partie d'une Église réformée plutôt que d'une Église issue du Réveil.

Il doit être missionnaire depuis un an ou deux quand la Société qui l'emploie décide d'envoyer quatre colporteurs au Canada. Elle fait appel à ses services et il répond aussitôt. Il part pour Londres sans tarder mais se rend compte à son arrivée qu'il est le seul à pouvoir se rendre en Amérique. Qu'à cela ne tienne, il s'engage dans cette aventure et s'en remet à l'appel de Dieu.

Il arrive à Québec en septembre 1839. Il trouve que les gens du Bas-Canada sont généreux, simples et hospitaliers, mais très superstitieux et trop soumis aux autorités religieuses. Employé par la Montreal Auxiliary Bible Society, qui est une succursale de la maison-mère londonienne, il se met aussitôt à l'œuvre et distribue du 18 septembre 1839 au mois de mars de l'année suivante 270 Nouveaux Testaments et 5 bibles, aussi bien à Montréal que dans les villages environnants. Ainsi à l'hiver 1839, les bibles données dans les Basses-Laurentides porteront des fruits, le jeune couple Duprat et la famille Dorion bien établie répondront à cette lecture en devenant les premiers convertis dans cette région. C'est grâce aux indications de Lapelletrie et la confirmation du potentiel missionnaire par Louis ROUSSY que le Comité directeur de la French Canadian Missionary Society choisira Petit-Brûlé comme point d'ancrage. Le seul autre colporteur de la Société biblique est Pliny V. HIBBARD, un Américain qui est venu tard au colportage et travaille plutôt dans la région de L'Assomption et de Joliette, lui aussi à l'origine des premières conversions de la Rive-Nord.

<sup>1</sup> Emile Lapelletrie a entrepris de retracer minutieusement son action missionnaire auprès des francophones depuis le début. Il l'a fait paraître dans *The Presbyterian* à partir de mars 1850, mais la série s'est interrompue en juin, peut-être à cause de son retour en Europe. Il nous reste donc la relation de ses premières années de travail dans la région montréalaise de 1839 à 1843. Nous en tirons profit. Après cette date, les principales informations viennent de ses rapports au Synode qui l'emploie et particulièrement du Rapport de juin 1850.

Lapelletrie se désole qu'au Bas-Canada comme en France l'Église catholique considère la Bible avec suspicion. En France, les colporteurs sont accueillis avec une incrédulité viscérale alors qu'au Bas-Canada, ils doivent lutter contre une ignorance flagrante ou un fanatisme catholique virulent. En France, on arrive selon lui à mieux diffuser la Bible grâce aux nombreux maîtres d'école payés par le Gouvernement et qui échappent ainsi plus facilement au contrôle clérical. Au Canada, il faudrait le faire par de nombreux petits dépôts qui pourraient de cette façon rejoindre les protestants disséminés sur le territoire. Dès 1840, Lapelletrie se dit aussi favorable à la multiplication des Associations bibliques.

Dans les premiers mois de cette même année, d'accord avec la Société biblique, il organise à Montréal des assemblées de prière auxquelles participent un bon nombre de Canadiens français car plusieurs ont compris les erreurs de l'Église catholique et sont prêts à la quitter. Il met sur pied une école du soir pour répondre au besoin pressant d'enseignement. La salle utilisée se situe tout près du Vieux-Montréal actuel<sup>2</sup>. Il rejoint 27 adultes et 24 enfants et il leur donne une instruction scolaire et religieuse. Même s'il doit interrompre en mai ses activités pour raison de santé, ses fidèles viennent le voir et gardent contact. Il peut même continuer à leur enseigner quand ses forces le lui permettent. Après deux à trois mois de pause, grâce à la libéralité de donateurs locaux et à celle de la maison-mère de Londres, il peut se consacrer entièrement à des activités missionnaires. Il combine les visites à domicile, explique l'Évangile quand ça lui est possible et distribue un peu partout des Nouveaux Testaments. En plus de son école du soir qu'il reprend, il organise deux réunions de prière par semaine et deux autres tous les dimanches. Les résultats ne tardent pas à se manifester, alertant les prêtres du diocèse. Pour ce missionnaire, le message central est celui de Jésus, peu importe quelle branche chrétienne le rappelle et il minimise auprès de ses élèves le fait qu'il puisse être protestant! Il évite ainsi la controverse au grand dam du clergé montréalais.

Il ne pourra pas y échapper tout à fait puisqu'il sera amené le 3 septembre à tenir un débat à Sainte-Scholastique. Lapelletrie correspondait depuis un moment avec le curé François Bonin<sup>3</sup> de ce village sans l'avoir rencontré précédemment. Comme il conduit les nouveaux colporteurs, D. AMARON, A. MORËT, C. PRÉVOST, engagés par la French Canadian Missionary Society pour travailler non loin de là, le curé l'invite à le rencontrer en personne, en fait, comme il le devinera après coup, pour participer à une assemblée contradictoire. Il y vient avec le missionnaire Abraham Cellier de Grande-Ligne et deux amis, mais se retrouve devant cinq ou six curés des environs plus ou moins conciliants. Le débat se tient à l'extérieur devant une foule attirée là par le goût de la controverse, très prisée à l'époque. Lapelletrie insiste sur sa référence à la Bible, ce que certains prêtres acceptent, mais les curés se séparent sans trouver de terrain d'entente, la *tradition* catholique permettant d'échapper à la critique biblique des institutions, pourtant essentielle chez les protestants. Le débat est heureusement demeuré civilisé.

En octobre 1840, Lapelletrie décide de louer une maison rue Saint-Antoine où il habitera lui-même en plus d'y installer des familles attentives au message sans avoir à

<sup>2</sup> Situé à angle des rues Saint-Henri et Saint-Joseph. La rue Saint-Henri est deux rues à l'ouest de la rue McGill et la rue Saint-Joseph est le nom que porte la rue Notre-Dame hors du tracé des anciennes fortifications.

<sup>3</sup> Curé de Sainte-Scholastique de 1837 à 1848.

toujours lutter contre les interférences catholiques. Ces familles participent au loyer, chacune se changeant autrement de ses propres dépenses. Elles comptent 21 personnes au total en plus du pasteur. Tous se réunissent matin et soir pour la prière; ils se servent des *Cantiques pour les fêtes et autres circonstances*, recueil que Lapelletrie avait fait imprimer au cours de l'année et qui regroupait seulement les paroles de 128 chants.

En décembre 1840, Émile Lapelletrie est transféré de la Bible Society à la French Canadian Missionary Society (FCMS)<sup>4</sup> et devient le sixième ouvrier à travailler pour elle. Il continue d'œuvrer à Montréal mais garde ses contacts dans les Basses-Laurentides. La FCMS lui paie le loyer de sa salle de réunion que des membres ont meublée<sup>5</sup> et sa communauté regroupe huit convertis, une douzaine d'adhérents et une vingtaine d'enfants. C'est donc la seule mission francophone qui existe alors à Montréal, et le jour de Noël, il en profite pour baptiser bien symboliquement un premier enfant. Après ses trois mois à l'essai, Emile Lapelletrie est engagé définitivement par la Société.

Pourtant cette adhésion ne durera pas. Comme la FCMS est à la recherche d'un pasteur ordonné pour administrer les sacrements, des amis lui disent qu'il pourrait devenir pasteur de l'Église presbytérienne, une Église qui ressemble à l'Église réformée française dont il est issu, et remplir ce poste. Il rédige alors sans tarder une demande formelle au Consistoire de Québec dont relève la ville de Montréal pour obtenir une licence de pratique et sa consécration au pastorat. Cette demande fait l'effet d'une bombe car les protestants de toutes les dénominations s'étaient mis d'accord pour faire œuvre commune afin de présenter globalement le protestantisme aux Canadiens français par la FCMS. Selon cette vision, la création d'une Mission française propre à une Église ne ferait que diviser les forces et retarderait à toute fin pratique l'évangélisation des Canadiens plutôt que de la favoriser.

Lapelletrie ne partage pas ces vues et pense que l'adhésion à une Église établie, la sienne évidemment, sera plus efficace. Il crée ainsi de solides ressentiments chez certains de ses collègues missionnaires, même presbytériens. Il est sûr de lui et n'est pas prêt à faire des concessions au nom de la coopération créant effectivement une première division des forces qui sera suivie de quelques autres en une quinzaine d'années. Il précisera que son choix n'a été dicté ni par la fantaisie, l'ambition ou le caprice, mais on peut penser que le désir d'avoir une communauté propre et bien reconnue ne lui ait pas été indifférent. Il juge que cette création était nécessaire lui offrant *un point d'appui* solide pour pouvoir mieux rayonner. De toute façon, comme il l'affirme dans ses textes, il est sûr d'avoir raison contre ses détracteurs et d'avoir fait le bon choix. Par certains indices ultérieurs, on devine qu'il n'est pas très souple de caractère et demeure quelque peu têtue.

Toujours est-il qu'il est prêt à s'engager au service d'une Mission presbytérienne propre dirigée par le pasteur Alexander Mathieson qui considère que la FCMS ne respecte pas

<sup>4</sup> Cette société missionnaire avait été mise sur pied à Montréal le 13 février 1839 par le presbytérien James Thomson qui travaille avec la British and Foreign Bible Society et vient de fonder des sociétés semblables dans d'autres colonies britanniques. Elle n'est pas soutenue directement par les dénominations protestantes mais des presbytériens, des anglicans, des méthodistes, des baptistes en feront partie. Son objectif est de prêcher l'Évangile aux habitants du Canada sans égard aux appartenances dénominationnelles. Voir *Des loups*, p. 79-88.

<sup>5</sup> Des bancs et une chaire, le poêle et ses tuyaux, d'autres meubles et même une affiche extérieure. PV 11 janvier 1841. Sur les débuts de l'œuvre et le rôle de Lapelletrie, voir Scorgie, *op. cit.*, p. 119-121, 126 et 170.

les appartenances dénominatives et qu'on ne peut laisser ainsi les nouveaux convertis hors de l'Église visible de Jésus-Christ<sup>6</sup>. Lapelletrie devient donc le premier catéchiste de cette Mission presbytérienne en mai 1841. Le 3 juin, il rencontrera le Consistoire qui est prêt à lui accorder la licence pour la prédication sans formation supplémentaire, compte tenu des connaissances générales et théologiques qu'il a déjà acquises. Les membres de sa communauté vont évidemment le suivre dans cette nouvelle orientation. Il sera solennellement consacré le 2 septembre 1841 dans un culte en français présidé par le professeur Peter Colin Campbell (1810-1876) de l'Université Queens, culte qui fit grande impression sur la foule nombreuse de catholiques venus y assister. Il devenait ainsi le premier pasteur francophone de l'Église presbytérienne au Canada (Presbyterian Church of Canada in connection with the Church of Scotland, selon son nom officiel). À noter qu'à cause de son appartenance à la Mission, il relève directement du Synode et non du Consistoire de Québec qui l'a recommandé (devenu Consistoire de Montréal peu après). Émile Lapelletrie ira baptiser à Saint-Thérèse le 19 septembre Anne-Rachel, fille de Nestor Dorion et Rebecca Morin, et considérera ces derniers comme faisant partie de sa communauté montréalaise malgré leur éloignement. Ce sera sa première inscription au registre.

Même s'il vient de quitter la FCMS depuis quelques semaines à peine, Lapelletrie n'aura aucune objection à accueillir Emmanuel Tanner, le premier pasteur recruté par cette société. Il le mettra au courant de la situation missionnaire locale et le guidera pour faciliter son installation à Sainte-Thérèse au cours de l'automne<sup>7</sup>.

Si nous avons bien compris, le pasteur Lapelletrie loue une maison qui lui sert de lieu de culte de 1841 à 1842, mais cet arrangement ne dure qu'un an et depuis mai 1842, les fidèles doivent se réunir dans une salle de classe, ce qu'il juge inacceptable. Dès ce moment, il visera à la doter d'une église convenable pour ne pas donner l'impression d'un protestantisme à rabais aux yeux des catholiques.

C'est le 27 mars 1842, le jour de Pâques, que la mission (et future paroisse espérée) est officiellement formée par l'adhésion formelle de sept hommes et de sept femmes. Peu après, le pasteur propose ses anciens parmi lesquels le Consistoire de Montréal le 23 mai suivant retient Pierre Dupuis et Jacques S. CHEVALLEY. Sa communauté progresse et il fait état de 17 membres en avril 1843. Dans son rapport au Synode, il dresse la liste de ses membres, adhérents et sympathisants qui regroupe 94 personnes. La même année, la FCMS mettra sur pied une autre paroisse francophone, celle dite de la rue Craig, où elle accueillera des fidèles de toutes dénominations. Les convertis pouvaient donc choisir leur appartenance. Deux ans plus tard, la communauté du pasteur Lapelletrie atteindra 44 membres, en nette progression. Il utilisait son recueil de cantiques sans musique qu'il fit réimprimer en 1844

<sup>6</sup> Voir *Report of the Committee of the Synod of the Presbyterian Church of Canada (in connection with the Established Church of Scotland) appointed to conduct the French Protestant Mission* (1842), p. 4-5. Alex Mathieson est le pasteur de l'église St. Andrew's de Montréal.

<sup>7</sup> À cause du passage de Lapelletrie aux presbytériens, la FCMS venait de perdre sa seule Église francophone à Montréal. Il lui fallait de nouveau avoir recours aux colporteurs pour en recréer une nouvelle d'où son choix de placer à Sainte-Thérèse le nouveau pasteur Emmanuel Tanner. L'attitude de Lapelletrie reflète en fait l'attitude relativement amicale de l'Église d'Écosse à l'égard de la FCMS, certains de ses membres continuant de faire partie de son Comité général. Pour sa part, dans son rapport annuel de 1842, p. 4, la FCMS rendra encore hommage à Lapelletrie.

sous son nouveau titre : *Choix de Cantiques à l'usage du culte de l'église presbytérienne française du Canada*. Entre-temps, comme Lapelletrie devait s'occuper aussi de créer une mission dans la ville de Québec, il s'y était rendu en 1844 et 1845. Il avait vraisemblablement rencontré à cette occasion Elizabeth Hannah qu'il avait épousée le 21 juillet 1844 à l'église presbytérienne Chalmers à Québec même.

Les dissensions signalées au moment de la création de la Mission de l'Église presbytérienne écossaise à Montréal ne faisaient que révéler la tendance très conservatrice de cette branche presbytérienne alors que mêmes certains membres de cette Église et les autres branches presbytériennes partageaient une vision plus évangélique de la mission. Les Églises libres et la nouvelle Église presbytérienne du Canada qui se détache de l'Église d'Écosse, décident de mettre tout leur poids derrière la FCMS en 1845. Elles la feront mieux connaître, y intéresseront les étudiants en théologie, le pasteur John Black fera même des tournées de fonds en sa faveur au moment même où Lapelletrie fera les siennes en Europe, préoccupé lui par le financement de sa future chapelle comme nous allons le voir. Il n'avait absolument pas adhéré à cette nouvelle tendance et fera même valoir en 1850 son attitude non sécessionniste comme un gage d'attachement à son Église et à sa mission.

Ce n'est qu'en 1844 que le Comité missionnaire presbytérien se portera acquéreur d'une petite maison en bois sise rue Dorchester au coin de la ruelle Bronson<sup>8</sup> qu'on aménagera pour en faire une maison de prière. Pour son pasteur, ce pis-aller ne pouvait être que temporaire. Nous savons qu'en 1845, le Synode dont il dépend demande qu'on répartisse la propriété de l'église de la rue Dorchester en fiducie entre les autres pasteurs et un ancien de sorte qu'en cas d'absence, l'ancien puisse combler le vide. Or, à son départ vers l'Europe en 1850, la situation ne semble pas avoir été réglé.

Le pasteur Lapelletrie dira qu'il a rejoint à Montréal 165 personnes mais que bon nombre d'entre elles sont disparues soit parce qu'elles sont retournées au catholicisme soit qu'elles ont émigré hors de la ville. Dans son rapport en février 1850, il parle de 27 convertis formels dont cinq sont décédés et sept autres ont quitté la ville ou sont déménagés aux États-Unis. Il y ajoute trois Français, quatre Suisses et une personne native de Jersey pour un total réel de 18 communicants, les autres étant décédés ou partis (p 10). Il juge que malgré tout, cela en a valu le coup, car toute conversion est irremplaçable.

Il défend sa mission bec et ongles. Pour ne parler que des offres qui lui ont été faites en 1850, il ne veut pas aller travailler à Sorel où on a construit une petite église, ni à Beauharnois où selon lui la simple présence d'un pasteur presbytérien compromettrait le commerce des protestants de l'endroit avec les Canadiens français, ni à Chateauguay non plus; il n'est pas question « d'accepter n'importe quel poste convenable qu'on lui présentera », craignant qu'à chaque fois en l'envoyant ailleurs, on sacrifie la mission française de Montréal en développant des paroisses rurales plutôt qu'urbaines (p 28). Il faut à tout prix assurer la mission montréalaise en construisant une église en brique avec un logement pour le gardien au sous-sol et à côté, un presbytère combiné à une maison de mission de sorte que la communauté ait pignon sur rue à l'endroit où se situe la maison de bois qui tient lieu alors de chapelle.

<sup>8</sup> Cet emplacement est exactement celui du siège social de Hydro-Québec, boulevard René-Lévesque.

Il a mis beaucoup d'énergie à recueillir des fonds destinés à construire cette petite église pour sa mission. Sans que nous sachions les dates exactes, le Comité a délégué le pasteur aux États-Unis en 1845 où il recueillera 500 £ sterling. Il ne revient à Montréal que brièvement revoir son épouse et son enfant car le Comité de la mission auprès des francophones lui demande de faire la même chose en Europe. Il semble y être resté de novembre 1845 à août 1848, passant par l'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre, la France, la Belgique et la Hollande (p. 24). Durant son absence, son épouse a dû vivre par ses propres moyens (elle semble en avoir eus selon une indication de la p. 32 du mémoire) parce que son salaire n'avait que partiellement été versé, particulièrement dans la dernière année de son absence. Le Synode lui fournira ces arriérés avec deux ans de retard. On ne sait pas qui s'occupait de célébrer les cultes pour les membres de la mission durant ce temps. À son retour, Lapelletrie rend ses comptes et le Comité met l'argent recueilli en réserve dans fonds spécial pour cette église.

À Montréal, il avait obtenu des sommes supplémentaires en vendant des objets rapportés d'Écosse. Et comme si cela ne suffisait pas, il avait fait une tournée de collecte tout de suite après en septembre au Saguenay puis s'était rendu à Gaspé et au Nouveau-Brunswick toujours pour recueillir des fonds et aider à la construction de son église montréalaise. (Sa pauvre femme n'a pas dû le voir souvent.) Il fait état de plus de 2000 £ ainsi recueillies, mais se désole que la majorité de la somme ait été utilisée à d'autres fins alors que seulement 420 £ ont été consacrées à l'édifice de la rue Dorchester (p. 23). C'est cet usage non conforme aux intentions des donateurs qui semble avoir mis le feu aux poudres, même si le responsable du Comité missionnaire faisait valoir qu'il était dans la misère. Lapelletrie ne veut pas que les sommes qu'il a recueillies soient détournées vers d'autres activités car c'est pour la construction d'une église et pas pour autre chose que les donateurs, selon lui, ont enrichi ce fonds. Il entrera en guerre avec les responsables du Comité et du Consistoire de Montréal, lançant diverses accusations dans des mémoires successivement adressés au Comité et aux membres du Synode en vue de la session du mois de juillet 1850. Il les regroupera, les fera imprimer et les enverra aux intéressés au moins de juin<sup>9</sup>.

Le Synode constatera que la mission française de Montréal n'a pas été constituée en paroisse, que son pasteur a continué de dépendre du Synode et des décisions du Comité missionnaire et qu'on ne saurait le traiter comme s'il était un pasteur officiellement nommé à la tête d'une congrégation. Il se doit donc de leur obéir, ce qu'il n'a pas fait en refusant de quitter sa mission montréalaise pour aller ailleurs.

Lapelletrie parle « de timidité, d'indécision et d'indifférence » pour qualifier le travail du Comité missionnaire. S'il avait voulu, le comité aurait pu créer une mission florissante à Québec, une autre à Lotbinière avec l'aide du seigneur JOLY prêt à défrayer le salaire d'un pasteur, au Saguenay où les gens étaient prêts à payer pour les installations de même qu'à Gaspé plutôt que de dépenser de l'argent pour une église à Sorel ; finalement, il y a longtemps qu'on se serait assuré d'avoir une église convenable pour Montréal (p. 16-17). À son avis, les

<sup>9</sup> *Report of the Rev. E. Lapelletrie, to the Synod of the Presbyterian Church in Canada, in connection with the Church of Scotland, on the critical condition of their French Mission in Montréal.* June, 1850. Printed by Lovell and Gibson, St. Nicholas Street, 1850. (35 p.) Microfiche 36019 CIHM.

choix du Comité paralysent la progression de la mission en français, menace même celle de Montréal et dans ce cas, c'est lui qui servirait de bouc émissaire. Et dans son texte, il fait le tour des rapports annuels montrant que les sommes recueillies ne devaient s'appliquer qu'à la construction de l'église et des bâtiments afférents. Les responsables se renvoient la balle et se contredisent selon ce qui fait leur affaire. Il menace à mots couverts d'intenter des poursuites ou encore de démissionner. Il désire qu'on transforme la mission française de Montréal en paroisse et qu'on l'y nomme comme pasteur avec les avantages que cela comporte. Un tel choix assurerait la permanence de la mission mieux que tout autre poste qu'on pourrait créer à l'extérieur. Il est même prêt le cas échéant d'assumer en plus de sa charge montréalaise un culte tous les quinze jours en français à Laprairie l'après-midi et à Sherrington le soir si ces missions veulent bien l'accueillir et le rémunérer.

Au synode, les problèmes monétaires ont été différés pour examen. Nous ne savons pas si Emile Lapelletrie a pu assister à l'assemblée générale de juillet 1850. Il semble plutôt avoir donné sa démission et être parti auparavant pour le sud de la France afin d'y trouver un climat plus propice à sa maladie (probablement la tuberculose), laissant encore une fois seuls sa femme et son enfant.

Le synode a jugé son comportement tout à fait inacceptable et affirmé que le pasteur Lapelletrie ne pourrait réintégrer ses fonctions que s'il faisait amende honorable et prenait une attitude plus juste à l'égard de l'institution. Par contre, nonobstant certaines sanctions qui pourraient lui être appliquées, le Comité a jugé prématurée la lettre de démission du pasteur Lapelletrie et ne l'a pas entérinée.

On peut comprendre que, dans un tel contexte, son état de santé s'étant détérioré, il ait jugé préférable de quitter Montréal. Pour lui, sans doute, sa démission était-elle irrévocable et les reproches que lui fait le Synode en juillet 1851 ne l'ont pas encouragé à revenir. Une fois un peu rétabli, il a repris le colportage dans sa région ou ailleurs en France, probablement sans jamais revoir son épouse. On sait qu'il est décédé à Bordeaux le 12 mars 1855. Il n'avait que 38 ans. A Montréal, c'est le missionnaire Louis Baridon qui prendra la charge de sa communauté à partir de 1850, elle qui sera considérée comme une mission pour plusieurs années encore.

On demeure cependant intrigué par la présence de son épouse seule à partir de 1852, inscrite dans les annuaires montréalais<sup>10</sup>. On sait par une note du pasteur Duclos qu'elle était d'origine anglaise et qu'elle était restée attachée à la mission franco-canadienne. Quand Duclos était revenu avec son épouse à l'été 1860, il avait particulièrement apprécié son « grand secours » (cf. tome I, p. 218). Plusieurs explications sont possibles pour cette séparation. Le retour en France d'Émile Lapelletrie n'avait peut-être été envisagé que comme temporaire, comme le laisse entendre les discussions de son cas au Synode de l'année suivante. Une fois partiellement guéri, E. Lapelletrie a peut-être préféré ne pas revenir au Québec compte tenu des dispositions prises à son égard. D'un autre côté, son épouse n'avait peut-être pas les moyens d'aller le rejoindre et a préféré rester ici, plus proche de sa propre famille et à s'occuper de son enfant<sup>11</sup>.

<sup>10</sup> L'absence d'annuaire Lovell en 1851 nous empêche de vérifier sa présence montréalaise cette année-là.

<sup>11</sup> Il nous faut constater que leur vie commune a été bien mince, tout au plus trois ans. On l'a vu, il s'est marié en

L'itinéraire du pasteur Lapelletrie a de quoi étonner. Cultivé, informé, plein d'initiative, il demeure très sûr de lui et finalement fait des choix plutôt sectaires dans un contexte délicat. Il a préféré la création d'une mission presbytérienne et en a été le premier missionnaire divisant les forces de soutien à l'approche œcuménique de la French Canadian Missionary Society. Ce choix lui attira bien des animosités. Son obsession d'établir sa mission française montréalaise sur une base durable en la transformant en paroisse et en lui construisant un temple visible aux yeux de tous lui en attirant d'autres, parfois au mépris des convenances et du respect des normes institutionnelles. Ce pionnier avait à la fois l'audace de ses avancées et les limites de son caractère.

7 novembre 2009

Jean-Louis Lalonde

Ce texte est aussi paru dans le *Bulletin* de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, no 23, p. 3-7 (disponible en ligne).

### Sources

*Occasional Paper*, no 3, 12 octobre 1840, p. 1.

PV Comité de la FCMS, 11 janvier 1841.

*Report of the Committee of the Synod of the Presbyterian Church of Canada (in connection with the Established Church of Scotland) appointed to conduct the French Protestant Mission*, 1842.

*Report of the Rev. E. Lapelletrie, to the Synod of the Presbyterian Church in Canada, in connection with the Church of Scotland, on the critical condition of their French Mission in Montréal*. June, 1850. Printed by Lovell and Gibson, St. Nicholas Street, 1850. (35 p.) Microfiche 36109 CIHM. Divers rapports cités également.

R. P. Duclos, *Le protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, 1912-1913, I, p. 144-146, 217-218, II, p. 200.

Emile Lapelletrie, "Records of the French Canadian mission, of the Synod of the Presbyterian church of Canada, in connexion with the church of Scotland", *The Presbyterian*, mars 1850, p. 33-35, avril, p. 51-52 et mai, 66-68.

Minutes of Synod, 7 juillet 1851, p. 21-23.

Report of the Committed of the Synod of the Presbyterian Church of Canada, july 1843, p. 20-21

*Montreal Weekly Witness*, 23 mai 1855, p. 194 (pour la date du décès)

D. Vogt-Raguy, *Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925*, thèse de doctorat, 1996, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, annexe 20, ainsi que p. 140 pour les débuts et p. 382.

Glenn Scorgie, « The Early Years of the French Canadian Missionary Society, 1839-1850 », mémoire de M.C.S., Regent College, 1982, 215 p, spécialement les p. 115, 119-121, 126, 134-135, 170, 188.

Robert Merrill Black, « Different visions: The Multiplication of Protestant Missions to French Canadian Roman Catholics, 1834-1855 », IN J.S. MOIR et C.T. MCINTIRE (dirs)., *Canadian Protestant and Catholic Missions, 1820s-1960s*, New York, Peter Lang, 1988.

---

1844, il passe quelques mois aux États-Unis en 1845 pour recueillir des fonds puis se rend en l'Europe de novembre 1845 à août 1848 dans le même but, revient à Montréal pour moins de deux ans avant de quitter définitivement le Canada en mai ou juin 1850.